

## L'HORIZON DU CORBEAU

Claire lui avait raconté tant de fois ce passage, elle aurait pu le réciter : le large pré montant en pente douce vers le nord, vallonnement à gauche, un sorbier palpitant dans la saignée rêche d'un vieux mur. Plus haut, les forêts sonores qui tendent le cordeau arrondi de l'horizon en surplomb. C'était un épisode clé dans les voyages de Claire, un seuil, avec un avant et un après. C'est qu'elle était à cheval, ce qui l'innocentait d'avoir manigancé la révélation.

Yolande est seule aujourd'hui. Le cheval est mort depuis longtemps. Claire absente, elle va tenter ce qu'elle imagine minutieusement depuis des mois : expérimenter la valeur concrète de ces récits rebattus. Peut-on vraiment marcher au large avec ces cartes mentales, à son pas, écouter seule l'espace, sentir le vent, sans la proximité d'un autre corps, sans la désignation d'un voyant ?

Jusqu'ici, tout s'est bien déroulé. Elle a fait si souvent le chemin avec Claire. Quand son fantôme est né, tout en filant la conversation ou le silence à deux, elle s'est mise à compter les pas, à évaluer les orientations, à mémoriser des repères : ce bord, est-ce un mur ? un grillage ? un trottoir ? Le projet lancé, elle dispose d'une filière : après les maisons, l'odeur des vieilles bouses ; à la fin de l'asphalte, un premier sentier bien piqueté à droite en montant, le petit bout raide, puis le chemin forestier, un premier clédart, baguettes souples, passer à côté.

Donc aujourd'hui Yolande a pris le bus presque vide à l'arrêt habituel, descendue au terminus, a laissé le silence se refaire, traversé la chaussée. En face, le grand escalier. Tombée dessus pile. Cent marches, le compte y est, bien commencé, confiance.

Les séquences se sont enfilées sans peine. Le bruit de la ville en contrebas disparaît au fil de pâtures bordées d'érables anciens, leurs racines ont défoncé la voie, suivis de sous-bois mélangés. Elle n'a même pas sorti sa canne blanche. L'odeur des vieux foyers à la cabane des bûcherons lui a confirmé l'exact filage de son itinéraire. Carrément puénil, le vieux truc des explorateurs perdus : la mousse des arbres indique le nord. Inutilisable.

Mais c'est son cap, droit au nord.

Un raccourci coupe une boucle du chemin blanc. Un raidillon à la lisière, de nouveau l'asphalte, toujours en montant, elle est exactement située.

Tranquille. Elle sent à d'infimes affaissements si elle est au bord ou au milieu de la chaussée. Elle a passé des heures d'enfance à décoder les sols, les pentes, les seuils. Dans l'institution qu'elle fréquentait, on sautait à la corde : bien ensemble les pieds, les mains. Et les parcours d'orientation, odeur, mémoire, vers une clairière, un étang, une carrière, écouter le son de la falaise.

Elle vient de passer l'endroit où Claire s'est fait vider de cheval. Claire lui a raconté avoir repris conscience marchant déjà dans les hautes herbes, sa main gauche dans sa main droite. C'est qu'elle avait mal. Qu'elle ne s'est pas attardée au mal, un peu à la tête. L'important était de bien viser la maison qui tanguait devant elle, encadrée d'arbres immenses sur lesquels elle grimpait petite, aux vacances. Faux souvenir, elle n'est plus petite et c'était ailleurs, des arbres vus dans une peinture. Qui le peintre déjà ? Mais le nom du lieu, important, les Trois Crêts : elle devrait marcher droit dessus, parce que derrière la maison passe le sentier du retour.

- Ce n'est qu'à mi-pente, tu vois Yolande, que soudain je me suis demandé où était passé le cheval...

C'est la bascule de l'horizon que Yolande veut évaluer. Le climax du premier vieux récit de Claire. Se tenir juste sous la corde tendue entre les deux forêts, percevoir l'instant du passage, éprouver le moment, le *momentum* dit Claire, de la marche de l'autre côté, à quel moment

devient présente la rivière invisible. Car Claire le lui a bien dit : de la montagne, on ne voit pas la rivière. La rivière est au fond de la gorge.

Elle, Yolande, est-ce qu'elle pourrait sentir la ligne ? Quand elle passera, les corbeaux des deux bouts vont-ils l'avertir ?

Elle est arrivée au bout de l'asphalte. Elle déplie sa canne blanche. Elle doit suivre depuis ce point une piste à tracteur, faible orientation vers la gauche. La canne lui permettra de vérifier sa position entre les ornières. Son cœur bat vite, elle tremble un peu, respire profond, deux larmes aux joues. Soleil sur la figure, un peu de vent d'ouest, tendre, du foehn ? Elle compte ses pas pour se calmer. Il n'y a pas de crête à passer, un dos d'âne, en fait. Continuer et sentir.

Elle a perdu le compte après plusieurs cents, combien, sept, huit ? C'est là qu'elle a senti la rivière. Loin. Les corbeaux n'ont rien dit. Mais elle, elle s'est arrêtée.

En bord de piste, le vent bouscule des feuillages. Ce n'est pas la forêt. Une petite butte, à gauche. Deux troncs, passer la main, des gros déjà, rugueux de lichens, un bon cent ans, ramure basse et robuste : selon la feuille, un érable, un alisier, presque conjoints. Rester un moment dans leur selle.

C'est alors que le corbeau crie. Un autre répond. Yolande s'assoit. Une grosse heure qu'elle marche, aux aguets. Pause. De toutes façons, elle y est. Là où, dit Claire, le soleil se couche sur l'Atlantique, avec une ligne de cumulus légendaire : l'embrun de l'ultra tempête boréale.

Un tracteur. Une panique. Il n'y a pas ici de place pour deux, une gamine tâtonnante et un hargneux agricole pressé. D'abord elle doute, il est loin encore, il va ailleurs. Mais non, droit sur elle, il vient droit sur elle. Elle en est tellement stupéfaite qu'elle oublie d'abord de replier sa canne. Pourvu qu'il ne s'arrête pas. Pourvu qu'il ne lui parle pas. Qu'est-ce qu'elle dirait ? Qu'elle s'est perdue ? Obstinée à se perdre, oui. Le voilà tout près, le sol tremble. Il ralentit. Encore. Déjà l'odeur. Et tout ce tremblement des tôles. Ça y est. Il est arrêté. Mazout et fumier. Il ne descend pas. Il attend quoi ?

Ça doit être le patron d'ici, la prochaine ferme au bout du chemin. Que ses bêtes reconnaissent : des chevaux arrivent au galop. Voilà ce qu'il attend, contrôle des bêtes. Et son chien droit sur Yolande. Tranquille le chien, dit l'homme, tranquille. Un gros chien, souffle épais. Obéit, pas de saut, pas de bave, pas de poil rêche suintant. Elle reste figée. L'homme aussi, rien. Bon, ben, remet les gaz, cri d'engrenage, l'embrayage claque. Le tracteur prend du champ, cahote, parti.

Yolande fait le bilan, tout va bien, calme. Elle est bien de l'autre côté. Trois corbeaux fuient à sa gauche, graillant en cherchant l'unisson. Le chien se lève avant elle, prend la draille en trottant. Il revient, il l'attend, elle le sent, une tiédeur, le halètement contre sa jambe, elle suit. Le chemin maintenant descend, pente douce, l'autre versant. Elle ne compte plus ses pas. Ici de toutes façons, elle ne connaît pas.

La piste à tracteur débouche sur une route, l'asphalte de nouveau. Quelle route ? Le chien s'appuie un peu contre elle, Yolande imagine la ferme proche. Des cochons ? Situe un effroi de poules de l'autre côté, un coq éclatant. Est-ce ici le lieu de ce pommier que disait Claire, sublime dans sa floraison, aux fruits pourtant tellement durs, acides, immangeables qu'ils se précipitent d'eux-mêmes au sol avant l'heure ?

La route entre dans la forêt, toujours face au soleil. Chemin empierré, tantôt ouvert, tantôt encaissé à percer une roche. Yolande va d'un bon pas, hérissée d'attention par l'attention que lui portent les cimes dont le vent dit la hauteur. L'immobilité des troncs agrippés, patients, souligne l'exploit de sa marche.

Yolande toute à son rythme neuf a failli rater l'autre chemin sur sa droite. Les corbeaux ont braillé soudain si fort qu'elle est revenue sur ses pas. L'eau ici sourd large, des fougères à mi-

cuisse bruissent du sillage de son garde. La canne accroche dans la trace boueuse. Un nouveau ton du vent dit une lisière. Un court poteau, un passoir, le claquement d'une batterie, un fil électrifié. Une vache en contrebas meugle obstinément. Des maisons, une route, ce serait bien, il faudrait arriver. Yolande tâtonne, peur de la décharge. Mais la nécessité.

- Attendez, je vais débrancher !

Celui-là n'a pas dû encore beaucoup parler ce matin, comme s'il essayait sa voix. Ou c'est qu'il a eu peur de faire peur ? Son regard sur elle est comme une serviette chaude. Claire lui a expliqué les densités de regard, sous des fronts bombés ou rayés, masqués, délavés. Celui-là crisse de charbon, de la braise en réserve. Mais une bouche de cerise.

- Ah c'est bien, vous avez retrouvé son veau ? Elle gueule depuis hier matin, pas trouvé où il avait filé. J'ai pensé qu'on me l'avait pris. Rouge comme ça pourtant ... les seules rouges du coin ! Allez, je vais vous débarrasser.

L'homme a ouvert le fil, poussé le veau, gros galop.

Yolande cache sa canne contre son flanc. Pour le moment, elle veut surtout laisser partir le gars, qui reboucle la clôture derrière elle. Un temps. Toujours ce petit vent. Et autre chose. Une basse rumeur, sous le distant bourdon forestier. Proche. Sursaut à un frottement contre son tibia, un poids de caresse. Elle répond du bout des doigts. Chaud. L'en veut encore, offre sa tête, appui frontal, insiste, pèse. Ronronne à fond. Boxe une jambe, l'autre, s'éloigne, revient. Compris. Yolande se met en route. Il en miaule d'aise. La canne confirme bientôt une nouvelle ornière. Forêt, puis un long flanc de coteau, le guide file droit devant. Il ? Elle ? Qu'importe. On va quelque part. D'ailleurs elle a faim. Un café aussi.

C'est là. Il y a du monde, conversations, petite foule. Et des haut-parleurs, un schlager à l'accordéon. Il devrait y avoir des frites, une saucisse à rôtir. Une annonce. Yolande s'approche. Son guide s'est éclipié. Elle balaie large devant elle avec sa canne, routine citadine, les gens s'écartent. C'est un meeting. L'orateur clame : Décidez-vous, maintenant ! Regardez ce plan. Il reste des parcelles : les meilleures, en bord de falaise ! Profitez, vous serez chez vous, exclusif, sapins à la porte, foyards tricentenaires, le couchant rien que pour vous, le barrage pour le drame. La vue sur le Doubs est imprenable ! Coût conjoint des travaux, accès privatisé, parking couvert, déneigement collectif, livraison internet. Dépêchez-vous, décidez, à fin janvier, les prix montent !

Claire est là. Quelque part. Yolande reçoit sa présence en coup de masse, direct dans l'estomac. Claire est là, elle n'a pas vu Yolande. Elle ne l'a pas perçue. Rien n'a changé pour Claire du fait de son arrivée, arrimée qu'elle est au démarcheur qui astique son slogan : la vue sur le Doubs, imprenable ! Un sanglot monte au cœur soudain vide de Yolande, aussitôt submergé par un croassement, tout près.

Alors cette grande marée, ce tambour montant de larmes éclate de rire, la raille du corbeau tranche le fil du présent gelé. Yolande quitte la place, vite, pique à gauche, encore en plein volcan. Sa canne véhémement sonde, taillis, mur, pré, trou. Stop. Une embouchure au nord. Quelqu'un dans l'entrée, qui demande :

- Vous allez où comme ça ? Ah ? Descendre au bord de l'eau ? Fouler les graviers, écouter le rapide, l'étales aux roseaux, l'eau cognée aux pierres, l'écho des falaises, l'odeur mousse noire ? Je vous conduis si vous voulez.

Yolande avance la main. Sur l'épaule de l'homme, une pagaille d'ailes : un corbeau s'effarouche, grand battement, dégage. L'homme ne bronche pas. Yolande finit son dessin, main ouverte, doigts de soie, ni vite ni lentement, tout le tour.

- Alors, vous venez ?

Un temps. Elle fait le pas. L'homme alors retire la canne blanche, la replie, la glisse au sac de la jeune femme. Puis il lui prend une main, la serre sur la forte poignée d'un bâton de marche, paume bien fermée, martingale au poignet, pareil pour l'autre, fait sentir les pointes.

- Votre nom ? Moi Brandon. Vous allez devant, je reste derrière. Je dis la pente, l'orientation, l'obstacle. Vous réglez la vitesse. Nous apprendrons. Allons.

Ils sont partis à la rivière. Au troisième détour du sentier, le corbeau s'est posé à l'épaule de Yolande.

*Christiane Givord*